**MONTAIGNE – ESSAIS**

***« Des cannibales » 1580***

Or je trouve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté ; sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et l'idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de même que nous appelons sauvages les fruits que nature, de soi et de son progrès ordinaire, a produits là où, à la vérité, ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions appeler plutôt sauvages. En ceux-là sont vives et vigoureuses les vraies et plus utiles et naturelles vertus et propriétés, lesquelles nous avons abâtardies en ceux-cy, et les avons seulement accommodées au plaisir de notre goût corrompu. Et si pourtant, la saveur même et délicatesse se trouve à notre goût excellente, à l'envi des nôtres, en divers fruits de ces contrées-là sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gagne le point d'honneur sur notre grande et puissante mère Nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout étouffée.

**Introduction**

A la fin du XVIe siècle, le monde est encore pour bonne partie une terre inconnue, et c’est au fil des découvertes toutes récentes qu’il se dévoile et se fait rencontrer les cultures des différentes sociétés. Les interrogations nées de ces rencontres et les constats de différences de développement des sociétés amène certains à ravaler les indigènes, les « sauvages », au rang d’animal. A l’opposé de cette perspective, Montaigne, philosophe et homme de culture, prône une autre réflexion. Noble d’Aquitaine, maire de Bordeaux, ce penseur se distingue par son aversion pour la violence et pour sa défense de la tolérance. Il reproche aux européens leur violence et leur soif inextinguible de conquête. Dans Les Essais, sa grande somme, il se nourrit de son expérience pour proposer une réflexion sur les notions de « barbarie » et de « sauvagerie ».

Sa thèse est que les peuples récemment découverts ne sont pas des sauvages : « il n’y a rien de barbare et de sauvage en cette nation. » (l.1). Il nie d’emblée de suite cette proposition en s’opposant à une idée commune en personnalisant son propos « je trouve », « mon propos » (l.1). Ce faisant, il réfute déjà la thèse adverse implicite selon laquelle les indiens seraient des barbares et des sauvages. Comment fonctionne son argumentation ? Il propose une analyse des termes « sauvage » et « barbare » appliquée à la nature et, de là, appliquée à ceux prétendus « sauvages ». Nous verrons donc comment, à travers une argumentation fondée sur une réflexion lexicale et un argument par analogie, Montaigne tente de démontrer que les indiens ne sont pas des sauvages.

**I- Le sauvage n’est pas celui que l’on croit**

**1- La redéfinition des termes**

Montaigne formule sa thèse en réfutant les mots « barbare » et « sauvage », en ce qu’ils apparaissent péjoratifs et traduisibles respectivement en « cruel » et « grossier ». L’emploi d’un adversatif « sinon que » (l.2) insiste sur ce point, en même qu’il pose la seule condition pour que la thèse adverse soit vraie : si « barbare » marque ce qui n’est pas communément dans notre usage. Montaigne dénonce ici un point de vue autocentré qui nous pousse à croire comme parfaites et seules véritables « les opinions et usances du pays où nous sommes. » (l.4)

Il poursuit son raisonnement avec un argument par analogie, souligné par l’emploi de « de même que » (l.6). On les appelle « sauvages » de même que nous nommons ainsi les fruits. Il y a ici une première définition du mot : ce qui est sauvage est ce qui est à l’état de nature, ce qui n’a pas été modifié par l’action de l’homme. Or ces fruits sont appelés comme tels car ils dépendent de la nature. Montaigne redéfinit alors le terme par inversion du caractère péjoratif, en tendant à valoriser la nature par rapport à l’artifice : en réalité, « là où, à la vérité » (l.7), il faudrait qualifier de sauvages les fruits que nous (européens) avons altérés par la greffe, alors qu’ils étaient plus beaux à l’état naturel. Donc, il ne faut pas considérer que les hommes naturels sont sauvages ou barbares, plus loin même, ces mots devraient au contraire être appliqués à ce qui est passé par la main de l’homme qui l’a modifié.

Les barbares et sauvages sont en fait naturels, et c’est une faute de les qualifier ainsi puisque ces termes sont péjoratifs. Cette argumentation lexicale tend à prouver que la conception négative vient en fait d’une mauvaise perception des choses due à la relativité des usages.

**2- La relativité des usages**

On retrouve, comme dans la Controverse de Valladolid, une réflexion sur l’ethnocentrisme et la relativité des usages : « il semble que nous n’avons d’autre mire de la vérité et de la raison que l’exemple et l’idée des opinions et usances du pays où nous sommes » (l.3-4). Il oppose subtilement« vérité » et « raison », notions fortes et absolues, à « exemple » et « idées », qui désignent au contraire des éléments par définition ponctuels et précis. L’éternel s’oppose donc au ponctuel et cela sert à prouver l’obsolescence de cette conception. L’anaphore de « parfait » dans la phrase suivante sonne incontestablement de façon ironique. Il y a encore ici l’opposition entre le précis et le ponctuel, avec « pays où nous sommes », « là », et l’éternel et à la vérité générale, enfin avec le « toujours » qui montre d’emblée que c’est un préjugé faux (l.5). Cet exposé de la conviction de la perfection va avec une critique implicite : ceux qui se croient parfaits entendent même imposer leurs usages et juger les mœurs des autres, et ignorent que d’autres systèmes de pensée peuvent aussi être valables. Au modèle européen s’oppose celui de la nature « en ceux-là » (l.9).

Ainsi, barbarie et sauvagerie ne sont pas là où les européens le croient. Ils se croient supérieurs car plus civilisés, mais Montaigne va démontrer la supériorité de la nature sur la culture, réfutant ainsi le postulat de ses adversaires.

**II- La nature est supérieure à la culture**

**1- La nature est abîmée par la civilisation**

Selon Montaigne, la culture, c’est-à-dire la civilisation, peut être perçue comme ayant un effet négatif sur la nature. Il va à l’encontre des préjugés des européens qui considèrent que la civilisation est ce qu’il y a de meilleur et dénonce la corruption qu’exerce la culture sur la nature. Il illustre ce fait par l’exemple des fruits : ceux qui sont travaillés par l’homme sont dits « altérés » et « détournés », deux participes qui sont employés péjorativement (l.8). Cette même idée est renforcée par les termes « abâtardie » et « accommodées » (l.10).

La civilisation, la culture, est assimilée à l’art et l’artifice. « Ce n’est pas raison que l’art gagne le point d’honneur sur notre grande et puissante mère nature. » (l.13) : la nature est ici qualifiée de manière extrêmement positive, avec deux adjectifs qualificatifs positifs. A l’inverse, l’artifice est méprisé.

Technicien hors pair, Montaigne reprend le mécanisme de la reformulation lexicale, mais à l’envers : après avoir montré que « barbare » et « sauvage » pouvaient être pris en bonne part, il montre cette fois que « invention » ou « art » peuvent être perçus négativement. « Beauté » et « richesse » sont du côté de la nature (l.14), et les inventions ne font que les étouffer. Il en vient ainsi à faire un éloge du naturel.

2- Eloge du naturel

Si, dans ce texte, tout ce qui tient aux inventions et au non-naturel, est qualifié de manière négative, à l’inverse, tout ce qui tient à la nature est qualifiée positivement : les fruits sauvages sont pleins de « vertus » et de « propriétés » « vives », « vigoureuses » (l.9). De la force donc, mais des propriétés aussi « vraies » et « utiles » (l.9) : Montaigne opère là un retour vers l’absolu et l’universalité. La « saveur » et la « délicatesse » sont « excellentes » même si « sans culture » (l.12). Ici, l’éloge de la nature rencontre l’éloge de la pureté. La nature est donc opposée, par sa pureté, à nos « vaines » et « frivoles » entreprises (l.16) : la critique du point de vue moral de nos préoccupations d’européens superficiels est sans concession.

Enfin, par analogie, on devine que ce qui vaut pour les fruits vaut aussi pour les hommes. Alors que l’homme européen se croit supérieur aux peuples non-cultivés, il leur est en réalité inférieur parce que, comme les fruits, il a été corrompu. Les sauvages sont ainsi exemple de pureté, conformes à la nature et à la raison.

**Conclusion**

Ce court texte tend à démontrer que les indiens ne sont pas des sauvages, et qu’à l’inverse ce sont plutôt les européens qui devraient être qualifiés ainsi. Montaigne opère cette démonstration en s’appuyant sur l’idée que la nature est supérieure à la culture. Comme les fruits sauvages sont meilleurs car non-corrompus, les sauvages sont meilleurs car plus proches de la nature. A travers la défense de ceux qu’on appelle les « sauvages », c’est une critique du modèle humaniste de la renaissance qui est faite.